

Connaissance  
de  
**L'INCONSCIENT**  
CURIOSITÉS FREUDIENNES

**PATRICK LACOSTE**

# **L'étrange cas du Professeur M.**

**Psychanalyse à l'écran**



**nrf**

**Éditions Gallimard**









© *Éditions Gallimard*, 1990.

Extrait de la publication

< Je réalise une suite d'images visuelles d'où naîtra l'impression optique du bruit. >

GEORG WILHELM PABST.

< On ne peut éviter le film, semble-t-il, pas plus que les cheveux taillés à la garçonne, mais quant à moi, je ne me les laisserai pas couper et je ne veux personnellement rien avoir à faire avec ce film. >

SIGMUND FREUD.





## *1. Les secrets d'une âme*

Le lit est encore défait. La chambre est naturellement surprise par la lumière du matin. L'homme apparaît de dos, en chemise sans col. Décoiffé, il termine sa toilette. Il est debout devant la fenêtre, et l'on aperçoit une partie de son visage en reflet. L'œil y paraît plus rond, la peau plus fragile. L'homme dépasse la quarantaine, d'aspect confortable, il s'est habitué à une petite moustache. Il se rase. Regard affairé dans le miroir accroché à la crémone. Le rasoir glisse et s'active. D'abord, le fil caresse le cuir qui l'affranchit. Puis le « coupe-chou » perd son aspect menaçant – sauf, peut-être, pour un regard d'enfant – dans le geste quotidien. Quelques traces de savon persistent sur la joue et dans le cou.

A côté, une femme – son épouse – démêle ses cheveux. Elle est assise devant sa coiffeuse. Petite, brune, environ trente ans, elle fait la moue en remarquant une mèche trop longue, sur sa nuque. Elle appelle son mari à deux reprises, le dérange, et lui demande – sourire timide et provocant – de corriger ce défaut. L'homme, tenant son rasoir en respect, se penche tendrement sur la nuque offerte, observe cette petite mèche qui dépasse, s'amuse en y déposant de la mousse avec son blaireau,

et, accentuant son geste penché, s'applique à commencer de couper, en un mouvement précis.

De façon tranchante, l'image est aussitôt dehors : les volets d'une maison voisine s'ouvrent brutalement, poussés par une femme affolée, la bouche grande ouverte. Elle crie. Mais on n'entend pas. On voit pourtant très distinctement le complément d'image de son cri : *Mörder!* Au meurtre, à l'assassin! L'homme a suspendu son geste. C'était peut-être le retour brutal d'un souvenir. Il est orienté vers le cri et constate dans le même temps qu'il a entaillé le cou de sa femme : une petite fente horizontale d'où jaillit maintenant un filet de sang. Son regard stupéfait se charge d'une horreur discrète mais croissante. Le rasoir redevient porteur de toute la menace. Il est déjà marqué d'empreintes à ses deux extrémités...

Formation de symptôme.

Ce sont les premières images du film *Geheimnisse einer Seele*, de G.W. Pabst. Secrets d'une âme. En version française : *Les Mystères...*

Il est midi, le soleil éclaire vivement la rue que je viens de quitter, et le projectionniste est parti déjeuner. Je suis tout à fait seul dans une salle obscure ; on ne fait pas projection plus privée. J'ai franchi le seuil du cinéma désert avec l'idée furtive que j'avais ici rendez-vous avec quelque membre du Comité secret, l'un de ceux auxquels Freud – scénario pour film d'espionnage? – avait remis une intaille grecque... Je ressens pleinement une excitation infantile, comme si je n'étais justement pas invité à coller mon œil à la serrure de la < chambre > où s'ébattaient les premiers psychanalystes<sup>1</sup>.

Un film pourrait-il être doublement muet? La lumière du projecteur aura été rendue plus abrupte par l'absence de son et l'image m'aura rendu sourd au point de ne pas même laisser filtrer, avant quelques minutes, le cliquetis du moteur qui me tiendrait compagnie.

L'homme qui se rasait à l'instant, c'est le Professeur Mathias. Il dirige un laboratoire, il fait... des analyses. Après avoir croisé l'ambulance qui stationnait devant sa porte, entrevu la forme que la victime imprimait à ce drap d'une blancheur définitive, hésité à se sentir concerné par les regards et les propos suspicieux des badauds, le Professeur s'est rendu à son travail. Là, parmi les cornues et les becs Bunsen, il croise une petite fille à qui il offre une friandise. Il conserve une boîte de bonbons dans le tiroir de son bureau; le regard ému des laborantines laisse entendre qu'il a toujours le même comportement vis-à-vis des enfants. L'effacement de son sourire, dès que la petite fille a disparu, indique un point douloureux dans son histoire : il n'a pas d'enfant.

Il commence la journée de travail par la lecture du courrier. L'une des lettres retient particulièrement son attention, elle lui apprend que son cousin – de retour des < colonies > – lui rendra visite bientôt et qu'il séjournera chez lui. Un cadeau l'attend à la maison : un sabre oriental. Le Professeur semble se réjouir un court instant, mais redeviendra sombre jusqu'au soir.

Après dîner, pendant qu'il essaie de lire le journal, devant la cheminée : hésitation de son regard, puis répulsion. Tandis qu'il parcourt une fois encore les détails imprimés concernant le meurtre qui a eu lieu la

veille, il paraît irrésistiblement attiré par l'instrument tranchant posé sur la petite table, et par la statuette hindoue – déesse de la fécondité – devant laquelle le sabre prend l'aspect d'une offrande. Il jette précipitamment le journal dans le feu : sa femme vient de l'inviter à regagner l'étage.

Devant la porte de sa chambre, il se décide rapidement à déposer un baiser fugitif sur le front de son épouse, tandis qu'elle, hésitante et déçue, poursuit son chemin. Ils font chambre à part.

L'orage se lève, annonçant rêves et cauchemars. Mathias se voit avancer sur la terrasse, menacé par son cousin perché dans un arbre mort, et qui le vise avec un fusil jouet, il s'envole à l'instant du tir. Il se perd dans un labyrinthe après avoir heurté la porte de la maison fermée. Il aperçoit une lumière, au loin. Un train se précipite vers lui, forant la nuit, et le colonial souriant, accoudé à une fenêtre, lui fait un salut de la main. Une ville sort de terre, Mathias monte l'escalier extérieur en spirale d'une tour, au sommet de laquelle les cloches sonnent à toute volée, brusquement remplacées par autant de têtes de femme, tranchées. Il semble se réveiller, puis court vers le train, arrêté par un passage à niveau dont la barrière grandit au point qu'il est réduit à la taille d'un enfant secouant, avec la seule force de ses pleurs, les barreaux inoffensifs de son parc. Le rêveur est à la barre d'un tribunal; juges en chapeaux claques, bourreaux et joueurs de tambours se multiplient, une femme est au pupitre de l'accusation. Le Professeur est de nouveau dans son laboratoire, il transporte des livres afin d'en faire un tas, mais le tas s'écroule et n'est jamais assez haut pour atteindre une lucarne. Il brandit un sabre, et transperce, par saccades,

le vide qui le sépare d'une laborantine. Parvenant enfin à se hisser, il assiste à la promenade en barque de son épouse et du colonial parmi les nénuphars. La femme reçoit dans ses bras une poupée emmaillotée qui jaillit de l'eau. Le Professeur Mathias pleure, il est furieux, il est impuissant. Sa femme, réveillée par les cris, est accourue pour apaiser l'angoisse de cet « enfant de la nuit ».

Le lendemain de cette nuit agitée – l'image a retrouvé quelque sérénité – l'annonce de l'arrivée effective du cousin provoque la chute d'une éprouvette, et le plan suivant découvre Jack Trevor (sûr de lui, élégant et conquérant autant que Werner Krauss – Mathias – semble court et maladroit), le cousin débarquant avec « armes » et bagages... Dans la journée, il avait suffi qu'un peu de lumière concrétisât, par le hasard d'une incidence, la lame d'un coupe-papier pour qu'une lettre fût entièrement déchirée avant même d'être lue.

Le soir, au cours du repas d'accueil, l'idée d'avoir à couper la viande, ou même de se servir de son couvert, provoque la fuite du Professeur. Le symptôme aura été dramatisé par la conjonction des conflits, des présences. A partir de cette désertion, et dans une sorte d'errance, il aura pour seuls points fixes les repas désormais pris chez sa mère – repas qu'elle lui prépare de façon qu'il puisse manger « à la cuillère », comme un petit enfant.

Pourtant, le soir même de sa fuite, réfugié dans un café jusqu'à l'heure de la fermeture, Mathias a rencontré son salut sans le savoir. Un homme observait son agitation et a remarqué que le Professeur, en ramassant sa monnaie avant de partir, avait laissé une clef sur la table. Cet homme l'a suivi jusque devant chez lui, lui a

donné le temps de chercher dans toutes ses poches, pour lui rendre enfin la clef, non sans lui faire part de ses suppositions; assurément, Mathias doit connaître certaines difficultés « à la maison »...

Le psychanalyste (Pawel Pawlow) vient d'entrer en scène, sur ce mode racoleur. Il a laissé sa carte. Trop démonstrative, cette manière de faire les présentations anticipe ce que Lacan tendra à résumer : l'analyste produit de la demande en faisant une offre...

Le Professeur n'aura pas hésité longtemps avant d'aller consulter. Pour le récit de la cure, Pabst est assez concis, mettant les rêves déjà vus en rapport avec des souvenirs d'enfance – au point de laisser comprendre que les trois personnages se sont connus « au berceau » ! Malgré quelques naïvetés (l'interprétation majeure de l'analyse se limiterait à supposer un « complexe de culpabilité envers... sa femme » !), les images sont justes et concordent avec ce que l'on peut imaginer du ton « familial » et du rythme soutenu des séances de l'époque.

Une séquence est plus étonnante. Au moment où l'analyste demande au patient de préciser le geste saccadé qu'il accomplissait en rêve avec le sabre, celui-ci s'empare du coupe-papier gisant sur le bureau et mime, d'un air halluciné, le mouvement de pénétration dont il prend brutalement conscience en même temps qu'il se surprend à pouvoir tenir en main – dans la « réalité » de la séance – cet authentique instrument tranchant... Fin de l'analyse.

Il s'agit d'un film *muet*. Quel autre recours, sinon l'imagerie quasi « hypnotique », restait à la disposition

du metteur en scène? Ce mode de présentation est moins critiquable que la tendance « vulgarisatrice » influant sur l'assimilation directe de la résolution du symptôme avec la fin du traitement.

Après la cure, le Professeur Mathias reprend sa place, et le cousin repart vers d'autres aventures, comme « lavé » de toute jalousie ancienne et actuelle. Supposer que l'absence d'enfant, dans ce couple, était liée à une mauvaise distribution des chambres à l'étage...

Les dernières images montrent une scène bucolique, un temps de vacances : Mathias pêche, n'ayant plus peur des hameçons ni des poissons, laisse soudain tous ses instruments tomber à l'eau pour gravir avec grande vigueur la pente qui le sépare du point culminant de la colline où sa femme (Ruth Weyher), devant le classique « chalet », lui fait signe, tout en érigeant « l'enfant paru » à bout de bras. *Happy end*, pour le trio découpé par la vive lumière d'été, sur fond de massif montagneux.

Pabst avait tourné un autre épilogue. Barthélémy Amengual raconte<sup>2</sup> : « Dans un contre-jour, sur un horizon très bas, à la Dovjenko, un couple agenouillé se courbe sur une frêle pousse tandis que, tout au bord du ciel, dans la partie supérieure de l'image, une femme couchée sur des coussins de nuées et des corbeilles de pommes tient un bébé nu debout contre son sexe. » Une censure aurait-elle exigé la conclusion lénifiante que j'ai vue et que, avec Freddy Buache<sup>3</sup>, l'on peut juger un peu niaise? On peut le supposer en comparant

les métrages annoncés sur les différentes fiches techniques : 2 196 mètres pour le film actuellement disponible, 2 214 mètres pour la première version.

Vive et fluide, la narration recourt à des images très saisissantes du point de vue de la composition et de la lumière. Les trouvailles sont nombreuses, et le montage particulièrement réussi. Certaines séquences font déjà penser aux perspectives architecturales d'Orson Welles, à l'onirisme de Buñuel (aux compositions d'images de Jean-Christophe Averty!), aux insistants contrastes des premiers films de Bergman. John Huston, dans son *Freud, passion secrète*, ne soulignera pas mieux les jeux de lumière et de regards.

La première des *Mystères d'une âme* eut lieu le 24 mars 1926, au *Gloria-Palast* de Berlin. Le film était coproduit par l'UFA<sup>4</sup> et Hans Neumann-Film; le scénario fut signé par Colin Ross et Hans Neumann; au générique, le nom des collaborateurs scientifiques : Dr Hanns Sachs et Dr Karl Abraham. Sur la bande-annonce, un petit texte situant brièvement la psychanalyse comme méthode d'exploration nouvelle des « mystères » du psychisme.

1. J'ai découvert ce film peu avant de le présenter dans un cycle « Cinéma et psychanalyse » (Centre Jean Vigo, Bordeaux). Ma réflexion (cf. « Chambre à part », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 29, Gallimard, 1984) a été relancée lors d'une présentation pour l'Association française de psychiatrie, l'année suivante, organisée à l'initiative de Simon-Daniel Kipman.

2. Barthélémy Amengual, *G.W. Pabst, Seghers*, coll. « Cinéma d'aujourd'hui », n° 37, 1966.

3. Freddy Buache, *G. W. Pabst, Premier plan*, n° 39, Lyon-Serdoc, 1965.

4. *Universum-Film AG*, la plus importante compagnie allemande de l'époque.



## 2. Extérieurs I

Se représenter le milieu du cinéma à Berlin, précisé-ment en 1925, dans le roman de William Boyd : *Les Nouvelles Confessions*<sup>1</sup>. A l'intérieur du livre (fort bien documenté sur les techniques du cinéma muet), visiter « les immenses studios de l'UFA à Tempelhof », assister à plusieurs tournages en cours, mais aussi consulter l'annuaire de l'industrie du film et mieux comprendre la naissance des enjeux financiers du « septième art ». La reconstruction romanesque fait revivre ce monde disparu, rappelle l'importance première du cinéma européen et le rôle central de Berlin.

Remonter le *Kurfürstendamm*, « le long des magasins illuminés et des cafés étincelants, des cinémas au néon et des élégantes maisons au décor surchargé<sup>2</sup> », et y trouver le *Kino-Palast*, où, en février 1926, avaient lieu des « premières » avec accompagnement musical par un orchestre symphonique au grand complet, pour la sortie de tel film qui pouvait ainsi commencer une carrière déjà chiffrable au-delà du million de dollars.

Douter que la première des *Mystères d'une âme* requît les services d'un grand orchestre symphonique ; mais ne pas l'exclure, car le *Gloria-Palast* était alors le plus

grand cinéma de la ville. « L'énorme *Gloria-Palast*, sur le *Kurfürstendamm*<sup>3</sup> » pouvait organiser une projection sur trois grands écrans au pied desquels la Philharmonie de Berlin aurait pu s'installer (si Furtwängler avait accepté), afin d'exécuter l'accompagnement sonore, sans gêner les spectateurs assis dans un grand auditorium. Un film à succès modéré pouvait y être programmé quelques semaines durant. *Les Mystères d'une âme*, même sur un fond musical plus important que le son d'un piano vaguement accordé, ne dut pas tenir l'affiche très longtemps car le cinéma fut révolutionné un peu plus d'un mois après sa sortie, très exactement le 26 avril 1926 au moment de la première berlinoise du *Potemkine* d'Eisenstein...

Selon Siegfried Kracauer<sup>4</sup>, en effet, la compagnie UFA changea radicalement de politique – notamment à l'égard du « culturel » – dès l'instant où *La Mère*, de Poudovkine, et le *Potemkine* d'Eisenstein devinrent « la coqueluche de toute l'Allemagne », au point que *Potemkine* y fut déclaré « meilleur film de l'année » 1926. Le succès de ce dernier film balaya pour un temps tout ce qui avait précédé.

Supposer que le film de Pabst fut donc noyé, peu après sa sortie, dans la révélation du génie d'Eisenstein. Les circonstances d'actualité cinématographique ont pu opposer, par hasard, ce qui pouvait être pour la première fois montré au grand public de la « révolution freudienne » et de la révolution bolchevique. Paradoxe : une imagerie concernant l'analyse du moi diluée dans la psychologie des masses, par l'imagerie héroïsant les masses...

1. Seuil, 1988. En particulier à partir de la p. 261.
2. *Ibid.*, p. 292.
3. Cf. W. Boyd, *op. cit.*, p. 398.
4. *De Caligari à Hitler*, L'Age d'homme, 1973, Flammarion, coll. « Champs Contre-Champs », 1987. Référencé S.K. dans la suite des notes.





**PATRICK LACOSTE**

## **L'étrange cas du Professeur M. Psychanalyse à l'écran**

Projeter la psychanalyse sur un écran : l'idée n'est pas neuve, elle date de 1925, quand Karl Abraham, le plus fidèle des disciples, fait part à Freud d'un projet de film. La réponse ne tarde pas : « Le projet ne me plaît guère. Je ne tiens pas pour possible de présenter nos abstractions de façon plastique. » Réticence justifiée ou méconnaissance des pouvoirs du cinéma ?

Le film pourtant se fera. Il sera réalisé par Pabst, le futur auteur de *Loulou*, d'après les indications du psychanalyste Hanns Sachs. Il s'appelle *Les Mystères d'une âme*. Le grand acteur Werner Krauss, alias Dr Caligari, tient le rôle du névrosé, le Professeur Mathias. Comment guérit-on une maladie de l'âme ? Le psychanalyste offre ses services...

Ce premier film psychanalytique est aujourd'hui presque oublié.

Patrick Lacoste l'a vu et revu, il a retrouvé la monographie de Sachs, les documents publicitaires, les nombreux comptes rendus de la presse. Son livre présente le dossier de l'affaire. Il est aussi une enquête sur le film, ses protagonistes, le cinéma allemand de l'époque. Il est enfin, au delà de l'événement, une succession de prises de vue sur ce que Freud a appelé la figurabilité : à quelles conditions l'inconscient peut-il passer à l'image — et la présentation d'une cure par la parole à l'image muette ?

Pour renouveler la longue histoire de la relation entre la psychanalyse et le cinéma, entre l'« autre scène » freudienne et le scénario filmique, il fallait un livre construit en homologie avec son objet. Les chapitres s'intitulent ici : Travellings, Panoramique, Rushes, Intérieurs, Extérieurs...



90-IV

A 71939

ISBN 2-07-071939-1



9 782070 719396

Extrait de la publication

98 FF tc